Kursaal

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **40 (1902)**

Heft 45

PDF erstellt am: **27.04.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-199648

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Brigadier, vous avez raison !

Cordett prend son air des grands jours, palpe la roche, l'examine sous tous les angles, de droite et de gauche, et déclare solennellement que le pied du gendarme — à la montagne ils n'en ont qu'un — est lisse, vertical sur plus de six mètres de hauteur. Fustet propose de planter des chevilles de fer, mais son idée est repoussée avec mépris : les vrais alpinistes respectent la montagne. Et puis, on n'a pas de chevilles !

« Si nous buvions un verre, dit Fustet, ça donnera des idées ».

En chœur : « Ça y est ! ».

Et l'idée qui vient est celle-ci, pas très nouvelle, si l'on en croit La Fontaine. Crampon grimpe sur Fustet, Cordett sur Crampon, ce qui fait une échelle de 5 m. 50. Puis Varappmann grimpe sur le tout et cherche une prise pour s'élever et prendre pied. Mais Cordett, mal en place, menace de perdre l'équilibre ; il penche en arrière et va précipiter toute l'échelle dans l'abîme. En cet instant suprême une inspiration géniale lui vient : il colle ses lèvres au roc, et dilate largement sa poitrine ; sa bouche fait ventouse ; il reste adhérent au gendarme et nous sommes sauvés. Varappmann se fixe solidement et tire à lui ses trois compagnons. Cet obstacle franchi, l'ascension continue sans peine sur quelques mètres de roc en escalier. Mais voici bientôt une *cheminée* étroite, à demi barrée par un quartier de roche — c'est le bouton de la tunique — qui ne laisse qu'un passage problématique. Aussi Crampon et Cordett, gymnasiarques émérites, aiment-ils mieux contourner le bloc à l'extérieur, tandis que Fustet, moins désossé, préfère le canal. Il se fait tout mince pour s'y engager. Par malheur, son sac le retient et l'immobilise au beau milieu de la cheminée ; malgré des efforts désespérés, il n'avance ni ne recule.

— Tonnerre, quelle déveine ! s'écrie-t-il.

— Quoi qu'il y a, mon vieux ?

— Un trombidion très rare (Fustet collectionne les insectes) qui se promène sur mon nez et me chatouille.....

— Prends-le donc !

— Peux pas, j'ai les bras emprisonnés ! Nom de mille..... ah..... ah..... atschi....., atschi.. .. broum...

Le trombidion, emporté par ce cyclone, avait disparu, mais la secousse brusque de l'éternuement avait dégagé Fustet, et je puis passer à mon tour.

« Faut boire quelque chose là-dessus, dit Fustet, c'est bon pour les fosses nasales ». Adopté sans observations.

Quelques mètres plus haut, nouvel obstacle. La poitrine du gendarme offre une surface plane, large de quatre à cinq mètres avec une pente de 70°. Il faut absolument la traverser pour atteindre l'épaule (tout gendarme qui se respecte en a au moins une). Cordett propose de franchir d'un saut ; mais quand on lui parle de montrer l'exemple, il tergiverse, invoque sa myopie et le manque d'espace en hauteur..... Il faut chercher autre chose. Varappmann, qui lorgnait une saillie rocheuse, dominant la pente lisse, imagine un truc qu'il se propose (s'il redescend !) de faire breveter sous le nom de *coup du pendule*. Il grimpe, enroule un bout de sa corde à la saillie, redescend, s'attache à l'autre bout et, prenant son élan, s'élance dans le vide, vers la crête opposée. Mais son impulsion, mal calculée, est trop faible et Varappmann se met à osciller dans l'espace comme un vulgaire pendule d'horloge. Cordett se tord de rire et tire sa montre pour vérifier les lois des oscillations. Crampon met fin à cet intermède tragi-comique en allongeant, dans la rondeur médiane de Varappmann un formidable coup de plat de semelle qui lui donne enfin la vitesse nécessaire et l'envoie cogner, même un peu trop fort, contre une anfractuosité du roc, où il peut s'agripper. La corde est tendue et toute la bande passe.

Il n'y a plus que la *tête* à gravir. On peut se convaincre qu'elle n'est accessible que par le menton, la bouche et l'aile droite du nez. Or le dit menton proémine sur le vide d'environ septante centimètres, en même temps qu'il s'élève à près de deux mètres au-dessus de l'épaule. Cet obstacle semble insurmontable. Deux, trois verres de Villeneuve n'apportent aucune suggestion. Enfin, Cordett trouve un biais. Il se met en long, les pieds sur les épaules de Fustet et les aisselles sur les épaules de Crampon ; il se transforme ainsi en une sorte de poutrelle horizontale, dont l'extrémité antérieure, la tête, dépasse d'au moins trente centimètres le menton du gendarme et regarde impassible un abîme effrayant de deux cents mètres de profondeur ! Varappmann se hisse sur cette corniche artificielle pour chercher une prise solide ; de ses gros clous il laboure l'occiput de Cordett qui crie grâce ; mais Varappmann n'est pas pressé ; il piétine sur place, sans doute pour se venger de sa mésaventure du pendule. Il se décide enfin à s'amarrer, fixe la corde et nous enlève à tour de rôle. C'est la victoire. Le sommet, un gros bloc chancelant, est à deux pas. Nous parvenons à nous y jucher les quatre sur un espace grand comme un mouchoir de poche, dans l'attitude solennelle des trois Suisses prêtant le serment d'éternelle alliance. Après quoi nous faisons choir le bloc dans le vide, afin que personne, après nous, ne puisse poser le pied sur *notre* sommet.

Il est midi moins dix. Ce serait l'heure de la prendre, si on l'avait. Ce sera celle du repos pour les membres et du travail pour les mâchoires. Une cigarette là-dessus et l'on est bien. Puis il faut songer à la descente. Celle-ci ne nous préoccupe guère : les cordes fixées en montant la rendront très facile. En route donc ! Le passage du menton nous arrête un instant ; il semble impossible d'atteindre le cou en retrait ; mais le truc du pendule nous tire de nouveau d'affaire. Voici la pente lisse de la poitrine. O surprise, la corde laissée pour servir de main-courante est cassée et les bouts « bambillent » sur le précipice ! C'est le bloc qui l'a emportée en tombant, et le claquement de fouet s'explique, hélas ! Que faire, maintenant ? On se creuse en vain la cervelle. « Buvons toujours un verre, s'écrie Fustet ; quand on sera gris on sera plus vite en bas ! » Mais cette facétie macabre n'obtient aucun succès.

. . . . . .

Les notes de Varappmann s'arrêtent ici. Que sont devenus nos intrépides grimpeurs ? Ont-ils pu redescendre ? Sont-ils encore perchés sur leur gendarme ? Mystère. Je propose que le *Conteur* ouvre un concours aux fins de trouver la meilleure solution à ce terrible problème, solution qui sera télépathiée sans retard aux infortunés, s'ils sont encore de ce monde.

Votre dévoué. T. RENETTIR.

P.-S. — Au moment de mettre sous presse, nous apprenons avec un vif soulagement que les quatre ascensionnistes sont revenus sans accident. Après trois heures de réflexions lugubres, Crampon s'est avisé qu'il lui restait sur les épaules une corde de trente mètres et comme le gendarme n'avait en tout que vingt-six mètres de hauteur, il n'y avait plus qu'à se laisser glisser jusqu'au pied du gendarme, lui tirer sa révérence et rentrer par le dernier train pour aviser les journaux de la réussite complète de l'expédition. LE DIT.

La livraison d'*octobre* de la BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE contient les articles suivants :

La France d'hier. La libération du territoire, 1871-1873, par Alphonse Bertrand. — La fille du chimiste. Roman, par J. Hudry-Menos. (Seconde partie). — La musique dramatique en Russie depuis Glinka. Nicolas Andreewitch Rimsky-Korsakov, par Michel Delines. (Seconde partie). — Le Parnasse contemporain. Etude historique, par Henry Aubert. (Seconde et dernière partie). — La guerre de guérillas dans l'Afrique du sud, par le colonel Camille Favre. (Troisième et dernière partie). — Sawka Doudar. Nouvelle ruthène, par Sémène Zemlak. — Chroniques parisienne, italienne, allemande, anglaise, américaine, suisse, scientifique et politique.

Bureau de la *Bibliothèque universelle :*
Place de la Louve, 1, Lausanne (Suisse).

Boutades.

Lors d'une fête de bienfaisance qui eut lieu l'été dernier dans une petite ville du canton, les membres du comité d'organisation étaient allés frapper à la porte de quelques richards. L'un de ces derniers résistait opiniâtrement aux sollicitations.

— Voyons, monsieur, donnez-nous au moins quelque chose pour le mât de cocagne.

L'avare réfléchit un instant, puis appelant sa domestique : « Louise, donnez à ces messieurs un morceau de savon.

Une brave fille du Gros-de-Vaud, en ville depuis une année seulement, se présente dans une maison, comme femme de chambre.

Elle commence aussitôt à chanter ses louanges : travailleuse,... propre, .. active,... etc., puis elle ajoute : « Aussi, madame, dans ma dernière place, j'avais épousseté la salle à manger, fait les chambres et les lits avant que personne ne fût encore levé. »

Un riche avare a une jeune nièce qu'il proclame son unique héritière, mais qui n'a jamais vu la couleur de son argent.

— La petite a vingt ans, lui dit un ami ; vous devriez, d'ores et déjà, faire quelque chose pour l'aider à se marier.

Et le bon Harpagon :

— Je vais faire... le malade.

— Dis, papa, comment que les astronomes y savent toujours quand il y aura des éclipses ?

— Mais, petit bobet, est-ce que les astronomes ne lisent pas les journaux comme nous !

— Eh bien, mon petit Henri, tu es toujours gentil ?

— Oh ! oui, tout ce qui pourrait peiner papa ou maman, je le fais en cachette.

Deux jeunes gens, un médecin et un banquier, aspirent à la main d'une ravissante jeune fille.

— Alors, demandait-on à un ami de la famille, lequel des deux est le bienheureux ?

— Hum !... je ne pourrai pas vous le dire, mais c'est assurément le banquier qui épousera.

Petites filles jouant à la madame.

— Bonjour, madame. Depuis quand êtes-vous mariée, madame ?

— Depuis six semaines, madame.

— Avez-vous déjà des enfants ?

— J'en ai cinq.

— Les nourrissez-vous vous-même, madame ?

— Oh ! non, c'est mon mari qui les nourrit tous !

LE MAITRE, — Quel est l'animal capable de s'attacher le plus étroitement à l'homme ?

UN DES ÉLÈVES. — La sangsue, m'sieu !

THÉATRE. — Mardi dernier, seconde représentation de *Zaza*. Une troisième représentation aura lieu demain, *dimanche ;* ce sera irrévocablement la dernière. Jeudi, *Le Monde où l'on s'ennuie*, de Pailleron, a été fort bien interprété par nos excellents acteurs. Les belles salles continuent. N'est-ce pas là la réponse la plus éloquente à l'idée émise, dans l'un de nos journaux, de supprimer notre troupe à demeure et de nous en tenir aux seules « tournées ? ». Les Lausannois ont une bonne troupe et un aimable directeur : ils tiennent à les conserver et feront tout pour cela, nous en sommes sûrs.

* * *

KURSAAL. — A Bel-Air, comme à Georgette, le public est fidèle au directeur. Il est vrai que là aussi, on sait le retenir par des programmes toujours variés et du choix. Actuellement, *spectacle hors ligne*, comme disent les annonces.

Il y a des débuts : **Les Préols ;** des adieux : **Ricardo et Saloing**. Débuts et adieux c'est le train ordinaire de la vie. Mais il y a aussi des succès, ce qui est moins ordinaire, des succès pour tout le monde et particulièrement pour *Darnaud, Reinhold-Rudolfi*, etc.

* * *

Récitals Scheler. — Mardi, à 5 heures, au Casino-Théâtre, cinquième et dernier rendez-vous de toutes les amies et de tous les amis des lettres et de l'aimable diseur qu'est M. Scheler.

La rédaction : J. MONNET et V. FAVRAT

Lausanne. Imprimerie Guilloud-Howar.